

ANATOMIE D'UNE
SAISON :
LE MONDE EN
TRANSFORMATION
PERMANENTE



CYCLES DE VIE

Au Japon, les saisons ne sont pas perçues comme des parcelles bien définies, mais plutôt comme un flux constant de changements d'états du vivant.

Ces variations infimes sont décrites comme des sortes de sous-saisons (le *hashiri* pour le début de saison, le *sakari* pour la pleine saison, et le *nagori* pour la fin de saison). La poétesse Ryo Sekiguchi décrit à merveille la perception humaine de ces variations :

Le début d'une saison est toujours le *nagori* de la saison précédente, on n'est jamais tout à fait dans une seule saison, sauf en ce point d'acmé qu'est le *sakari*, qui ne dure qu'un instant, comme le saut d'un athlète. Même dans l'instant de *sakari*, on pressent déjà le déclin qui arrive inévitablement, et l'on peut s'en désoler, tout en percevant les restes de jeunesse qui ont poussé le produit jusqu'au *sakari*.

(Nagori. La nostalgie de la saison qui s'en va, 2018)

Les tentatives humaines de quadriller ces changements ne permettent pourtant pas d'en maîtriser l'apparition : tous les êtres vivants possèdent une « horloge » saisonnière – l'horloge circadienne. Chez les plantes, elle permet de contrôler l'activité enzymatique, le mouvement des feuilles, la croissance, la reproduction, l'ouverture des fleurs et la production de parfum à l'aide de différentes variables (qualité de la lumière, durée du jour, température, niveaux d'eau et de nutriments et disponibilité des pollinisateurs). Le complexe du soir est, quant à lui, un ensemble de trois protéines qui agissent la nuit : la production de ces protéines par la plante

permet de freiner la floraison tant que les conditions ne sont pas propices. Cet équilibre précaire qui repose sur des éléments aussi fragiles que les feuilles, les tiges, les pistils ou les pétales des plantes, peut être mis en péril par certains phénomènes naturels (tempêtes, inondations, sécheresses, etc.) ou humains (utilisation de produits chimiques dans l'agriculture, accidents nucléaires, etc.). Pour assurer leur survie, les plantes développent des systèmes de collaboration et de communication avec d'autres organismes. Pour faire face au danger, elles peuvent produire une grande quantité de fleurs pour se reproduire rapidement ou bien émettre des odeurs fortes pour avertir leurs congénères (par exemple, l'odeur d'herbe coupée). Lorsque les relations entre organismes vivants ne sont pas des relations de prédation, de parasitisme ou de compétition, elles peuvent devenir des relations de symbiose ou de mutualisme, reposant sur des échanges plus ou moins vitaux pour chacun des organismes. Par exemple, certaines plantes développent des relations de symbiose avec des champignons : ces derniers accroissent l'assimilation des nutriments et de l'eau par des plantes et ces dernières partagent avec eux leurs réserves de sucres. Le sol est un élément essentiel de ces échanges entre êtres vivants : l'humus est riche d'organismes de toutes sortes qui rendent accueillante la couche superficielle du sol. Les humains essaient de reproduire cet écosystème dans leurs jardins en fabriquant du compost avec tous leurs déchets organiques, ou tentent de le comprendre au travers de projets artistiques : par exemple, l'artiste Mimosa Echard travaille actuellement à la conception d'un jeu vidéo (2021-2022) étudiant les modes d'existence des myxomycètes, des organismes qui auraient été essentiels à la constitution des sols forestiers il y a plusieurs millions d'années.



Mimosa Echard,
Numbs, 2021



DES PAYSAGES PAR MILLIERS

Les humains représentent ces écosystèmes depuis des siècles sous la forme de paysages qui varient d'une culture à l'autre. En Chine, la construction du paysage repose sur des principes spirituels, comme dans la peinture shanshui, apparue au IV^e siècle, qui désigne un paysage construit sur des formes d'équilibre entre la montagne et l'eau, qui incarnent les deux unités cosmogoniques du yin et du yang.

En Europe, le paysage devient un sujet à part entière à partir du XVI^e siècle, et notamment au XIX^e siècle avec le romantisme qui fait du paysage un objet de contemplation, en opposition avec l'industrialisation et l'urbanisation grandissante de l'époque. Plusieurs types de paysages se développent alors : le paysage pittoresque met en valeur la beauté des paysages sauvages préservés de l'intervention humaine, tandis que le paysage bucolique met en scène les aménagements humains du paysage. La peinture *The Oxbow (The Connecticut River Near Northampton)* de Thomas Cole montre bien la séparation entre ces deux natures : l'une exploitée, l'autre « sauvage ». Enfin le paysage sublime souligne l'inquiétude humaine face à des phénomènes plus grands que lui, comme les catastrophes naturelles ou les bouleversements saisonniers de son environnement, à la fois source de peur et de fascination, comme on peut le voir dans le tableau de Caspar David Friedrich, *Wanderer Above Sea Fog* (1817) ou le tableau de John Martin *The Great Day of His Wrath* (1851-3). À la même période, l'invention des tubes de peinture à l'huile permet aux peintres de sortir de leur atelier et de peindre le paysage *in situ*.

L'impressionnisme développe alors des manières de capturer l'atmosphère et la lumière d'un paysage plutôt que ses détails, comme la série des 250 nymphéas que Claude Monet peint avec frénésie au fil des saisons. Aujourd'hui, de nouvelles formes de paysages apparaissent, notamment grâce aux outils numériques : En Égypte, une culture bien particulière du paysage s'exprime sur les murs des logements et des petits commerces, sous la forme de collages numériques d'oasis fantastiques et luxuriantes, bien loin des paysages arides du pays. En Chine, la Youtubeuse Li Ziqi fait la promotion du paysage chinois de la campagne sichuanais : elle met en scène l'harmonie entre sa communauté et leur environnement au travers de vidéos dédiées chaque fois à un aliment et son cycle de vie au travers des saisons, sa culture et ses utilisations domestiques.

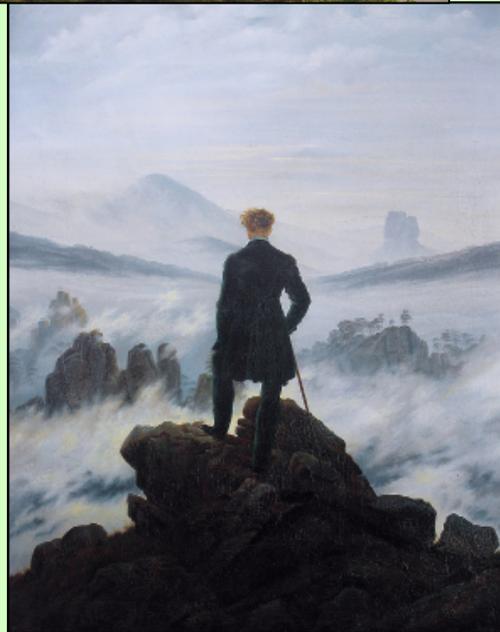
Ces différentes constructions du paysage posent alors une question : qu'est-ce que la Nature ? Les humains doivent-ils simplement compléter les paysages ou en faire partie ? Que signifie « sauvage » ? L'anthropologue Philippe Descola explique dans le livre *Par delà nature et culture* (2005), que les humains des pays occidentaux ont construit des oppositions entre nature et culture, domestique et sauvage. L'humain serait du côté de la culture et du domestique, et ne pourrait donc pas faire partie intégrante de la Nature. L'anthropologue s'intéresse à un peuple d'Amazonie nommés les Achuar qui ont une conception très différente de la Nature : l'ensemble de la forêt est cultivée par un esprit du nom de Shakaim que les Achuar se représentent comme le jardinier attiré de la forêt et dont ils sollicitent la bienveillance et le conseil avant d'ouvrir un nouvel espace de culture au coeur de la forêt. Aux États-Unis, la construction de parcs nationaux comme Yellowstone à partir du XIX^e siècle entraîne une fascination pour ces paysages « sauvages » (bien que clôturés par les



Claude Monet,
Nymphéas, 1903



John Martin,
The Great Day of His Wrath, 1851-3



Caspar David Friedrich, *Wanderer Above Sea Fog*, 1817



Thomas Cole,
The Oxbow (The Connecticut River Near Northampton), 1835-1836

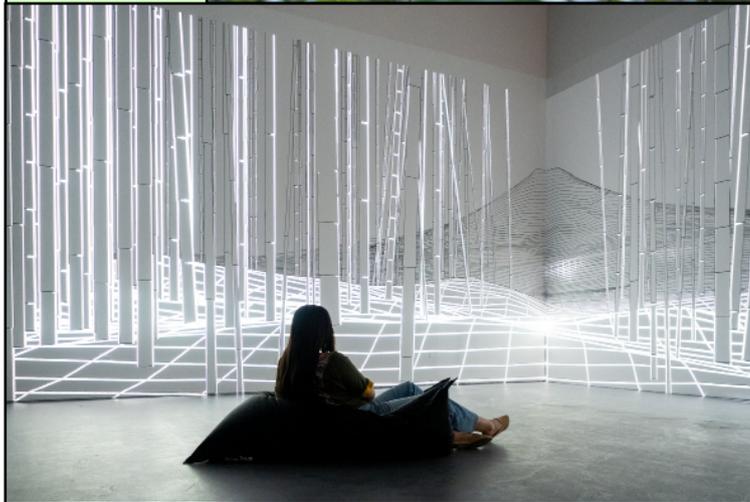


humains). Ces espaces protégés permettent de justifier l'exploitation du reste du territoire et l'on en fait la promotion au travers de représentations picturales comme des cartes postales.

« La nature était douce et belle, elle devient sauvage et sublime. Le génie de la Création s'exprime non plus dans les paysages nimbés de lumière romaine dont Corot perpétue la tradition, mais bien dans ces précipices où bouillonnent des torrents, ces massifs surhumains d'où dégringolent des chaos de rochers, ces hautes et sombres futaies que peignent Carl Blechen, Caspar David Friedrich ou Carl Gustav Cams en Allemagne, Thomas Moran ou Albert Bierstadt aux États-Unis »
(Philippe Descola, *Par delà nature et culture*, 2005)

Certains artistes, comme Morgane Joainin ou Joanie Lemercier, tentent de s'extraire de cette vision contemplative du paysage pour y pénétrer et en éprouver réellement l'atmosphère, notamment au travers de la pratique de la balade ou de la randonnée. La première passe des journées entières dans les forêts de Finlande ou du Japon pour mieux comprendre cet écosystème et pour y observer et récolter des plantes, de la terre ou des minéraux. Joanie Lemercier quant à lui, profite de chacun de ses déplacements professionnels pour faire de longues randonnées au cœur de paysages qu'il recrée par la suite de façon numérique.

Liziqi, *The Life of Roses*
(vidéogramme), 2020



Joanie Lemerrier,
Fuji, 2014



POUR ALLER PLUS LOIN

→ Bernard Aspe, Lena Balaud, « [La nature sublime](#) », Terrestres, 2020.

→ Vincent Battesti, « [En Égypte, la nature version kitsch](#) », The Conversation, 2017.

→ Philippe Descola, Par delà nature et culture, 2005.

→ Donna Haraway, « [The Camille Stories. Children of Compost](#) », dans Staying with the Trouble, 2016.

→ « [How Do Trees Know When It's Spring?](#) », The Atlantic, 2015.

→ « [How do trees talk to each other?](#) », The National Geographic, Decoder, 2018.

→ Chaîne YouTube de [Li Ziqi](#).

→ Chloe Zubieta, Stephanie Hutin, « [Ce qui pousse les plantes à fleurir](#) », The Conversation, 2020.

→ Beronda L. Montgomery, « [Plants thrive in a complex world by communicating, sharing resources and transforming their environments](#) », The Conversation, 2021.

